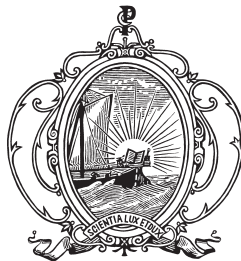


Bibliotheca
11

**Greeks, Latins, and
Intellectual History
1204-1500**

Edited by

Martin Hinterberger and
Chris Schabel



PEETERS
LEUVEN - PARIS - WALPOLE, MA
2011

CONTENTS

Preface	1
Introduction.....	5
The Byzantines and the Rise of the Papacy: Points for Reflection 1204-1453	19
<i>Aristeides Papadakis</i>	
Repercussions of the Second Council of Lyon (1274): Theological Polemics and the Boundaries of Orthodoxy.....	43
<i>Tia M. Kolbaba</i>	
The Controversy over the Baptismal Formula under Pope Gregory IX.....	69
<i>Yury P. Avvakumov</i>	
The Quarrel over Unleavened Bread in Western Theology, 1234- 1439.....	85
<i>Chris Schabel</i>	
A Neglected Tool of Orthodox Propaganda? The Image of the Latins in Byzantine Hagiography	129
<i>Martin Hinterberger</i>	
Les Prêcheurs, du dialogue à la polémique (XIII ^e - XIV ^e siècle)..	151
<i>Claudine Delacroix-Besnier</i>	
What Did the Scholastics Know about Greek History and Culture?	169
<i>Sten Ebbesen</i>	
Hidden Themes in Fourteenth-Century Byzantine and Latin Theological Debates: Monarchianism and Crypto-Dyophysitism.....	183
<i>György Geréby</i>	
Cypriot Astronomy around 1350: A Link to Cremona?	213
<i>Fritz S. Pedersen</i>	
Textes spirituels occidentaux en grec: les œuvres d'Arnaud de Villeneuve et quelques autres exemples	219
<i>Antonio Rigo</i>	

Divided Loyalties? The Career and Writings of Demetrius Kydones.....	243
<i>Judith R. Ryder</i>	
Palamas Transformed. Palamite Interpretations of the Distinction between God's 'Essence' and 'Energies' in Late Byzantium...	263
<i>John A. Demetracopoulos</i>	
The Western Influence on Late Byzantine Aristotelian Com- mentaries.....	373
<i>Katerina Ierodiakonou</i>	
Lateinische Einflüsse auf die Antilateiner. Philosophie versus Kirchenpolitik.....	385
<i>Georgi Kapriev</i>	
Manuel II Palaeologus in Paris (1400-1402): Theology, Diplo- macy, and Politics.....	397
<i>Charalambos Dendrinos</i>	
Greeks at the Papal Curia in the Fifteenth Century: The Case of George Vranas, Bishop of Dromore and Elphin.....	423
<i>Jonathan Harris</i>	
Index nominum.....	439
Index codicum manuscriptorum.....	461

TEXTES SPIRITUELS OCCIDENTAUX EN GREC:
LES ŒUVRES D'ARNAUD DE VILLENEUVE ET QUELQUES
AUTRES EXEMPLES

Antonio RIGO

Avec une annexe sur les illustrations du Petropolitanus graecus 113
par Andrea BABUIN

À Byzance, la littérature mystique, après la période de formation de l'époque patristique (IV^e-VII^e siècles) représentée par les importants ouvrages des auteurs monastiques, tels Évagre le Pontique, le pseudo-Macaire, Maxime le Confesseur et Jean Climaque, et par d'autres apports significatifs (je pense en premier lieu à Grégoire de Nysse et au pseudo-Denys l'Aréopagite) et l'interruption des « siècles sombres » de l'Empire, connaît deux grandes saisons: la première entre la moitié du X^e et la moitié du XII^e siècle et la seconde, plus courte, qui va de la deuxième partie du XIII^e à la fin du XIV^e siècle.¹ Dans cette histoire millénaire, le nombre de textes traduits en grec est bien limité, mais l'influence de ces apports et de ces auteurs est souvent décisive pour le développement spirituel suivant. Ainsi, à l'époque de formation, on traduit du latin quelques œuvres de Jean Cassien,² et la traduction du syriaque en grec à Mar Saba en Palestine du *corpus* d'Isaac de Ninive³ avant les débuts de la première période est tout à fait importante pour la renaissance spirituelle byzantine du X^e-XI^e siècles.

1. Nos remarques à ce propos dans *Mistici bizantini*, Torino 2008, pp. VII-XCII.

2. Cf. en dernier lieu E. LANNE, «Cassiano il Romano, discepolo di Evagrio Pontico. Un vincolo tra monachesimo d'Oriente e d'Occidente», dans: *Amore del bello. Studi sulla Filocalia*, Bose 1991, pp. 54-77; C. BADILITA et A. JAKAB (éd.), *Jean Cassien entre l'Orient et l'Occident*. Actes du colloque international organisé par le New Europe College en collaboration avec la Ludwig Boltzmann Gesellschaft (Bucarest, 27-28 septembre 2001), Paris 2003.

3. Cf. S. BROCK, «Syriac into Greek at Mar Saba: the Translation of St. Isaac the Syrian», dans: J. PATRICH (éd.), *The Sabaite Heritage in the Orthodox Church from the Fifth Century to the Present* (Orientalia Lovaniensia Analecta, 98), Louvain 1991, pp. 201-208.

Nous nous attacherons aujourd'hui à la dernière période (XIII^e-XIV^e siècles), pour voir si, à une époque caractérisée par la nouvelle diffusion de la connaissance du latin à Byzance et par les nombreuses traductions d'ouvrages latins et occidentaux en grec dans différents domaines, il est possible d'identifier quelques textes importants pour leur influence dans le monde spirituel grec. Après un bref examen préliminaire, nous sommes contraints, pour avoir des résultats dignes de considération (fait déjà significatif!), d'élargir notre perspective et de ne pas prendre en considération les seules œuvres qui ont un sujet spirituel au sens strict, mais aussi celles plus liées à la dévotion, à la piété et à certains aspects du culte personnel et communautaire.

1. Nous allons commencer notre analyse par le milieu philo-unioniste byzantin de la fin du XIV^e et du début du XV^e siècle et de Démétrius Cydonès. À côté de ses nombreuses traductions, surtout d'œuvres à contenu théologique et polémique (Augustin, Thomas d'Aquin, Riccoldo da Monte Croce, etc.), on trouve seulement une version intéressante pour notre propos, la traduction des *Monologia sive soliloquia* pseudo-augustiniens, sous le titre *Prières contemplatives et d'amour* (Ἐὐχαὶ θεωρητικαὶ καὶ ἐρωτικαί).⁴ Ces méditations (écrites en réalité entre la fin du XII^e et le début du XIII^e siècle) ressemblent à d'autres compositions pseudo-augustinienne de la même époque et aussi à des ouvrages contemporains, comme ceux de Hugues de Saint-Victor, et contiennent les dialogues de l'âme avec Dieu, caractérisés par une chaude affectivité et une profonde piété.

Les nombreuses copies dans les manuscrits et enfin l'édition des *Soliloquia* par Nicodème l'Hagiorite (1799),⁵ montrent que cette traduction de Cydonès eut un succès considérable déjà à Byzance, mais surtout pendant l'époque de la Turcocratie. Outre la traduction des *Soliloquia*, on doit signaler aussi la traduction en grec effectuée par Démétrius de l'*Ordo missae* dominicain avec les parties propres à la messe de la Trinité. Manuel Calécas (*ante* 1415) a inséré cette

4. A. KOLTSIOU-NIKETA, *Δημητρίου Κυδωνῆ. Ἡ βυζαντινὴ μετάφραση τοῦ ψευδοαυγουστίνειου ἔργου Soliloquia* (Τὶ ἂν εἴποι ἡ ψυχὴ μόνῃ πρὸς μόνον τὸν Θεόν) (Corpus philosophorum Medii Aevi. Philosophi byzantini, 11), Athènes 2005.

5. Cf. E. CITTERIO, «Nicodemo l'Agiorita», dans: C. G. et V. CONTICELLO (éd.), *La théologie byzantine et sa tradition*, Turnhout 2002, pp. 905-997, particulièrement p. 915-916.

traduction dans sa version du missel romain. Nous connaissons, enfin, une rédaction postérieure de la traduction de Cydonès, sous le nom de Manuel Chrysoloras.⁶

En passant à l'examen des traductions effectuées par Manuel Calécas, on retrouve des traductions tout à fait semblables (pour les intentions et le contenu) à la version de l'*Ordo missae* par Cydonès. Il faut signaler en premier lieu celles du pseudo-Thomas d'Aquin, *Sur la fête du Corpus Domini*,⁷ et d'Anselme, *Cur Deus homo*.⁸ Mais la traduction des textes liturgiques, liée évidemment aux projets unionistes de Calécas et à son désir de constituer un petit groupe de dominicains grecs, est sans doute plus intéressante. On retrouve ainsi les versions

6. Cf. A. BAUMSTARK, «Liturgia S. Gregorii Magni», eine griechische Übersetzung der römischen Messe», dans: *Oriens Christianus* 4 (1904), pp. 1-27; G. MERCATI, «Intorno a un frammento dell'*Ordo Missae* romano tradotto in greco», dans: *Rassegna gregoriana* 10 (1911), coll. 399-408, réimpr. dans: *Opere minori*, III (Studi e testi, 78), Città del Vaticano 1937, pp. 288-293; IDEM, «Nuove minuzie. Fra Massimo da Costantinopoli O. P. e l'uso del greco coi Greci uniti di Oriente», dans: *Studi bizantini* 2 (1927), pp. 311-316, réimpr. dans: *Opere minori*, IV (Studi e testi, 79), Città del Vaticano 1937, pp. 462-468; R.J. LOENERTZ, *La Société des Frères pègrinants* (Institutum Historicum FF. Praedicatorum. Dissertationes historicae, 7), Rome 1937, pp. 86-87; IDEM, *Correspondance de Manuel Calécas* (Studi e testi, 152), Città del Vaticano 1950, p. 13; F. TINNEFELD, *Demetrios Kydones, Briefe*, I/1 (Bibliothek der griechischen Literatur, 12), Stuttgart 1981, p. 72 (n° 2. 13); A. ROLLO, «Problemi e prospettive della ricerca su Manuele Crisolora», dans: R. MAISANO et A. ROLLO (éd.), *Manuele Crisolora e il ritorno del greco in Occidente*. Atti del Convegno Internazionale (Napoli, 26-29 giugno 1997), Napoli 2002, pp. 42, 81. – Il faut aussi rappeler l'existence des traductions grecques de la messe latine avant les travaux de Cydonès, Calécas et Chrysoloras. Le moine Athanase du monastère constantinopolitain du Pantocrator affirme en 1357 avoir examiné «une traduction grecque du mystère de l'ordination sacerdotale», J. DARROUZÈS, «Conférence sur la primauté du pape à Constantinople en 1357», dans: *Revue des Études Byzantines* 19 (1961), pp. 76-109, ici p. 102. Dans le manuscrit Istanbul Panaghia 33, ff. 130r-131r, 139r-140v, 148v-149r on a recopié (XIII^e-XIV^e) deux traductions différentes de la messe latine attribuée à Grégoire le Dialogue, cf. A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, «Documents grecs pour servir à l'histoire de la 4^{ème} croisade», dans: *Revue de l'Orient Latin* 1 (1893), pp. 544-549; M. KOUROPOU et P. GÉHIN, *Catalogue des manuscrits conservés dans la Bibliothèque du Patriarcat Œcuménique. Les manuscrits du monastère de la Panaghia de Chalki*, t. I, Turnhout 2008, p. 134.

7. Vat. gr. 1879, ff. 117v-119r (autographe), Escorial. gr. Ψ. IV. 22 (496) (v. plus en bas), Wrocław Rehdig. 358; v. MERCATI, *Notizie*, p. 97; A. PERTUSI, «Gli studi latini di Manuele Caleca e la traduzione del *De Trinitate* di Boezio», dans: *Miscellanea Giovanni Galbiati*, t. III, Milano 1951, pp. 283-312: 290; TINNEFELD, *Demetrios Kydones, Briefe*, I/1, pp. 73-74 (3. 5. 1).

8. Vat. gr. 614 (autographe), ff. 83v-109r, cf. PERTUSI, «Gli studi latini», pp. 290-291.

de la messe de S. André,⁹ de la messe du S. Esprit,¹⁰ de la messe de Noël selon le rite ambrosien (effectuée par Calécas pendant son séjour à Milan),¹¹ de l'*ordo* pour la confession et la pénitence.¹²

On possède une traduction grecque de la prière «Salve regina»¹³ et, dans le Laur. IV. 12 (XV^e siècle), f. 4v, une version grecque anonyme du «Te Deum». Une note marginale attribue la paternité du texte à Manuel Calécas, mais cette attribution est incertaine sinon douteuse.¹⁴ Il est aussi difficile d'établir si deux autres prières bien connues de la tradition occidentale ont été traduites par Calécas ou si, au contraire, le traducteur doit rester anonyme. On conserve en effet une copie de la version grecque des prières suivantes: «Pange linguam»¹⁵ et «Veni Creator»,¹⁶ mais il n'est pas sûr que les versions aient été faites par Manuel Calécas. Par ailleurs, à la même époque, on retrouve d'autres prières occidentales traduites en grec: ainsi, le «Supplices te rogamus», utilisé par Nicolas Cabasilas (dans une traduction différente de celle de Démétrius Cydonès) pour son *Explication de la divine liturgie*.¹⁷

9. Vat. gr. 1093, f. 45rv; v. MERCATI, *Notizie*, p. 80; PERTUSI, «Gli studi latini», p. 291.

10. Vat. gr. 1093, ff. 46r-46v; v. MERCATI, *Notizie*, p. 80; PERTUSI, «Gli studi latini», p. 291.

11. Vat. gr. 1093, ff. 55r-64r; A. FUMAGALLI, «Esposizione della Messa che si canta nella festa della Natività di Cristo secondo la tradizione di Santo Ambrogio dal latino tradotta in greco da Demetrio Cidonio», dans: *Raccolta milanese dell'anno 1757 dedicata al Marchese don Alessandro Trivulzio*, t. II, fasc. IV; v. MERCATI, *Notizie*, p. 80; PERTUSI, «Gli studi latini», p. 291. Sur le séjour de Manuel Calécas à Milan v. en dernier lieu A. ROLLO, «Gli inizi dello studio del greco in Lombardia», dans: M. VEGETTI et P. PISSAVINO (éd.), *I Decembrio e la tradizione della Repubblica di Platone tra Medioevo e Umanesimo*, Napoli 2005, pp. 240-249.

12. Vat. gr. 1858, ff. 7r-8r (autographe), Vat. gr. 579, f. 296r (autographe), Vat. gr. 1122 (XV^e s.), ff. 36r-38v, Laur. LXXIV. 13 (XV^e s.), f. 292r; MERCATI, *Notizie*, p. 80; PERTUSI, «Gli studi latini», p. 293.

13. Dans le ms. Escorial. gr. Ψ. IV. 22 (496) (v. plus en bas); cf. PERTUSI, «Gli studi latini», p. 290; IDEM, «Di alcune traduzioni greche di inni attribuiti a s. Tomaso e a s. Ambrogio», dans: *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* 12 (1958), pp. 141-150, particulièrement p. 141 n. 5.

14. Cf. en particulier MERCATI, *Notizie*, p. 80 n. 3; v. aussi PERTUSI, «Gli studi latini», p. 293.

15. Roma Vallicel. 218 (Allatianus CXLIII), copie d'un manuscrit du fonds Barberini non identifié; cf. PERTUSI, «Di alcune traduzioni greche», pp. 143-144, 147-148.

16. Roma Vallicel. 218 (Allatianus CXLIII) (v. note précédente); cf. PERTUSI, «Di alcune traduzioni greche», pp. 144-147.

17. Cf. S. SALAVILLE, R. BORNERT, J. GOUILLARD et P. PÉRICHON, *Nicolas Cabasilas, Explication de la divine liturgie* (Sources Chrétiennes, 4bis), Paris 1967, pp. 192-193. Je

Exception faite de la traduction grecque des *Soliloquia* effectuée par Démétrius Cydonès, les versions de ces pièces liturgiques et de ces prières latines en grec ont eu une diffusion assez limitée. Dans la *Vie en Christ* de Nicolas Cabasilas on peut retrouver trace des *Soliloquia*.¹⁸ Il faut aussi ajouter que les données fournies par certains des témoins manuscrits apparaissent intéressantes pour la présente recherche.

Deux manuscrits exécutés sous la direction de Gennadios Scholarios, qui contiennent aussi des notes autographes du même, Athos Lavras E 84 (546)¹⁹ et Athos Dionysiou 440 (3974),²⁰ conservent deux copies différentes des *Soliloquia* traduits par Démétrius Cydonès. Dans le codex de Lavra on lit (f. 9v) une notice écrite par Scholarios qui rappelait que les *Soliloquia* avaient été copiés pour lui en Italie (donc à l'époque du Concile de Ferrare-Florence) par Georges Galésiotès.²¹ Dans les deux manuscrits l'œuvre pseudo-augustinienne est accompagnée d'une composition de Gennadios, les *Prières pour les métanies et résumés partiels des Psaumes*.²² Ces courtes invocations (pour lesquelles Scholarios utilise les oraisons bien connues d'Isaac de Ninive, de Syméon le Nouveau Théologien, de Nicéphore Blémmydès, etc.) devaient être répétées dans la solitude de la cellule pendant

rappelle aussi un seul exemple du XIV^e siècle pour l'Italie meridionale: au f. 71v du Marc. gr. 412 (674) (fin du XIII^e siècle) on a recopié la version grecque de l'«Ave Maria».

18. Cf. J. DEMETRACOPOULOS, «The Sitz im Leben of Demetrius Cydones' Translation of Pseudo-Augustine's *Soliloquia*. Remarks on a Recent Edition», dans: *Quaestio. Annuario di storia della metafisica* 6 (2006), pp. 191-258.

19. Cf. SPYRIDON LAURIOTES et S. EUSTRATIADIS, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos* (Harvard Theological Studies, 12), Cambridge, MA 1925, p. 83; L. PETIT, X.A. SIDERIDÈS et M. JUGIE, *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, t. IV, Paris 1935, pp. XXXVI-XXXVII; KOLTSIOU-NIKETA, *Δημητρίου Κυδωνίου. Η βυζαντινή μετάφραση τοῦ ψευδοαυγουστίνειου ἔργου Soliloquia*, pp. 100*-102*.

20. Cf. Sp.P. LAMPROS, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, t. I, Cambridge 1895, p. 425; L. PETIT, X.A. SIDERIDÈS et M. JUGIE, *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, t. III, Paris 1930, p. xx.

21. E. TRAPP, *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, Vienna 1976-1996 (= *PLP*), Nr. 3527; E. GAMILLSCHEG et D. HARLFINGER, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*, 1. Teil *Großbritannien* (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik, III/1), Vienne 1981, p. 59; E. GAMILLSCHEG et D. HARLFINGER, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*, 2. Teil *Frankreich* (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik, III/2), Vienne 1989, p. 79; E. GAMILLSCHEG, D. HARLFINGER et P. ELEUTERI, *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*, 3. Teil. *Handschriften aus Bibliotheken Roms mit dem Vatikan* (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik, III/3), Vienne 1997, p. 99.

22. PETIT, SIDERIDÈS et JUGIE, *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, t. IV, pp. 310-325.

l'exécution des métanies. La série des invocations se conclut par la traduction de l'antienne mariale du bréviaire latin, «Ave regina caelorum, ave Domina angelorum».²³ À la fin de la neuvième prière, œuvre de Scholarios (composée «par le moine Gennadios avant son patriarcat», donc entre 1450 et 1454), on lit la traduction de la collecte du commun des fêtes de la sainte Vierge, «Concede nos famulos tuos».²⁴ Le cas de Scholarios constitue un témoignage ultérieur sur la traduction, et l'utilisation, à l'époque, des prières latines pour la piété et la dévotion personnelles.

Dans la première partie d'un manuscrit bien connu des chercheurs en littérature byzantine et néo-grecque, l'Escorial. Ψ. IV. 22 (496), contenant le *Digénis Akritas* (révision E) et d'autres romans (de Libistros et Rodamne), et copié vers l'année 1500,²⁵ on retrouve, dans l'ordre suivant: (ff. 1r-3v) pseudo-Thomas d'Aquin, *Sur la fête du Corpus Domini* dans la version de Manuel Calécas, (f. 3v) la prière «Salve regina» en grec traduite par le même Calécas, (ff. 5r-20v) la *Fleur des vertus* (Ἄνθος χαρίτων), sans titre.²⁶ Ce dernier texte est la traduction d'une œuvre italienne, le *Fiore di virtù*, écrite par un religieux italien, Tommaso Gozzadini de Bologne, au début du XIV^e siècle.²⁷ L'ouvrage, à l'intention didactique et vulgarisatrice, suit la tradition des «fleurs» et contient un exposé sur chaque vertu et son vice opposé, accompagné par des exemples et des épisodes moralisants. La *Fleur des vertus* a connu en grec, mais aussi en slave et en roumain,²⁸ une popularité extraordinaire, dont témoignent les trois (!) différentes traductions effectuées à la fin du XV^e siècle et les

23. Ici, p. 311, ll. 24-26.

24. Ici, p. 325 app.

25. Cf. G. DE ANDRÉS, *Catálogo de los códices griegos de la Real Biblioteca de El Escorial*, III. *Códices 421-649*, Madrid 1967, pp. 106-109; v. aussi P.A. AGAPETOS (éd.), *Αφιήγησις Λιβίστρον και Ροδάμνης* (Βυζαντινή και Νεοελληνική Βιβλιοθήκη, 9), Athènes 2006, pp. 68-70.

26. Sur l'Ἄνθος χαρίτων v. en premier lieu E.D. KAKOULIDI, «Fior di virtù - Ἄνθος χαρίτων», dans: *Ἑλληνικά* 24 (1971), pp. 267-311; E.D. KAKOULIDI-PANOU et K.D. PIDONIA, *Ἄνθος τῶν χαρίτων Φιόρ δε Βερτοῦ. Ἡ κεντριακή παραλλαγή* (Δημοσιεύματα τοῦ Κέντρου Ἐπιστημονικῶν Ἐρευνῶν, 16), Nicosie 1994.

27. À propos de l'auteur v. la discussion de G. MILAN, «Gozzadini Tommaso», dans: *Dizionario biografico degli Italiani*, t. 58 (2002), pp. 227-228.

28. Cf. N. CARTOJAN, «*Fiore di virtù*» dans la littérature roumaine (Académie Roumaine. Mémoires Sectiunii Literare, III, 4), Bucureşti 1928; P. OLTEANU, *Floarea darurilor sau Fiore di virtù*, Timisoara 1992.

nombreuses éditions et réélaborations pendant l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles). Mais, comme on peut le voir, c'est déjà une autre histoire, postérieure à Byzance et liée aux nouvelles réalités du monde intellectuel et religieux grec pendant la Turcocratie, le monde de la littérature populaire édifiante du XVI^e siècle (Damaskénos Stouditès, Ioannikios Kartanos, Jean Nathanael, etc.), une réalité qui a connu bien des traductions et des adaptations en grec de textes dévotionnels et spirituels, comme on peut le voir encore à la fin de la période (XVIII^e siècle), dans un domaine différent du *Fiore di virtù*, avec les réélaborations grecques des *Exercices spirituels* du jésuite G.P. Pinamonti et du *Combattimento spirituale* du religieux théatin Lorenzo Scupoli. Une histoire, en tout cas, à écrire dans sa riche complexité, mais bien différente de notre sujet d'aujourd'hui.

Laissant de côté le cas trop tardif et particulier de la *Fleur des vertus*, l'analyse conduite jusqu'ici a donné des résultats assez maigres: quelques prières, quelques pièces liturgiques, avec une circulation très limitée. Seuls les *Soliloquia* pseudo-augustiniens ont eu une diffusion importante.

2. Un autre cas que je vais maintenant exposer est sans doute plus intéressant, mais, dans l'ensemble, ne change pas les résultats auxquels nous sommes déjà arrivés.

Le manuscrit Petropolitanus graecus 113 est un recueil de huit ouvrages, en traduction grecque, par une personnalité bien connue de la fin du XIII^e et des débuts du XIV^e siècle, Arnaud de Villeneuve (1240-1311).²⁹ Il doit sa célébrité à sa production d'œuvres spirituelles à contenu apocalyptique liées à ses projets de réforme de l'Église, à ses rapports avec les Spirituels franciscains et les béguins et à ses intérêts scientifiques (médecine, alchimie). Le premier chercheur qui a identifié l'auteur des textes du manuscrit de S. Péterbourg, Joaquim Carreras Artau (1932),³⁰ a aussi affirmé que la version grecque avait été

29. Dans une bibliographie imposante v. en premier lieu J. PERARNAU I ESPELT et F. SANTI, «Villeneuve (Arnauld de)», dans: *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 16 (1994), coll. 785-797; J. MENSA I VALLS, *Arnauld de Vilanova, espiritual: guia bibliographica*, Barcelona 1994; J. ZIEGLER, *Medicine and Religion c. 1300. The Case of Arnauld de Vilanova*, Oxford 1998.

30. «Una versió grega de nou escrits d'Arnauld de Vilanova», dans: *Analecta Sacra Tarraconensia* 8 (1932), pp. 1-8; cf. aussi M. BATLLORI et J. CARRERAS ARTAU (éd.), *Arnauld de Vilanova, Obres Catalanes, I. Escrits religiosos*, Barcelona 1947, pp. 48-49.

effectuée sous la direction d'Arnaud même pendant les dernières années de sa vie (1305-1311) pour raisons de prosélytisme dans les milieux schismatiques. Arnaud, qui était en excellentes relations avec les moines de l'Athos, aurait profité de la domination catalane à Athènes pour diffuser ses écrits et ses idées. Les conclusions de Carerras Artau sont évidemment suivies soit par Miquel Batllori, qui dans une série d'articles met aussi en relation la traduction grecque des œuvres d'Arnaud, effectuée par un occidental, avec la renaissance spirituelle contemporaine sur le Mont Athos (l'«hésychasme»),³¹ soit par les chercheurs successifs,³² jusqu'à J. Nadal i Cañellas dans l'étude introductive à sa récente édition de la version grecque de cette œuvre. En acceptant la fourchette chronologique proposée et l'hypothèse selon laquelle la traduction aurait été faite à l'initiative d'Arnaud, Nadal rappelle en premier lieu les liens entre l'auteur et les moines athonites présents à Avignon (printemps-début été 1308), formule ensuite l'hypothèse selon laquelle la mission des moines de Lavra en Occident devait avoir le patronage du patriarche de Constantinople Athanase I^{er}, et parvient enfin à la conclusion que la traduction a été effectuée pendant l'année 1309 parce que Arnaud désirait l'envoyer au patriarche de Constantinople, inspiré par les mêmes idées de réforme de l'Église que lui, et qu'il avait connu grâce à l'ambassade des moines athonites. Le traducteur chargé par Arnaud aurait été un commerçant byzantin qui résidait en Calabre ou en Sicile: ce personnage serait donc le

31. *Arnau de Vilanova, Obres Catalanes*, I. *Escrips religiosos*, p. 61, réimpr. dans: M. BATLLORI, *Arnau de Vilanova i l'Arnaldisme. Obra completa*, III (Biblioteca d'Estudis i Investigacions, 20), Barcelona 1994, p. 156; IDEM, «Els textos espirituals d'Arnaud de Vilanova en llengua grega», dans: *Quaderns Ibero-Americani* 14 (1953), pp. 358-361, réimpr. dans: *Arnau de Vilanova i l'Arnaldisme*, pp. 393-397; IDEM, «Les versions italianes medievals d'obres religioses de mestre Arnau de Vilanova», dans: *Archivio italiano per la storia della pietà* 1 (1951), pp. 395-410, réimpr. dans: *Arnau de Vilanova i l'Arnaldisme*, pp. 215-223, en particulier 215, 218, 220, 223; IDEM, «Un opuscle inédit: Θύγατρο, μέλιστε ειδένου», dans: *Miscellanea Melchor de Pobladora*, t. I, Roma 1964, pp. 215-223, réimpr. dans *Arnau de Vilanova i l'Arnaldisme*, pp. 396-407. Il faut signaler que M. Batllori affirme dans un de ces articles que la traduction pourrait avoir été faite par un des Fraticelli en fuite dans l'Orient byzantin après les condamnations des années 1317-18, «Els textos espirituals d'Arnaud de Vilanova en llengua grega», p. 396.

32. Cf. à titre d'exemple, PERARNAU I ESPELT et SANTI, «Villeneuve (Arnauld de)», col. 788. En partie dans la même ligne G. FIACCADORI, «Umanesimo e Grecità d'Occidente», dans: G. FIACCADORI et P. ELEUTERI (éd.), *I Greci in Occidente. La tradizione filosofica, scientifica e letteraria dalle collezioni della Biblioteca Marciana*. Catalogo della mostra, Venezia 1996, pp. XLVII et LXXIII.

responsable de la très médiocre version grecque des œuvres d'Arnaud. Le manuscrit de S. Pétersbourg aurait été rédigé dans un *scriptorium* de l'Italie méridionale, pendant le séjour d'Arnaud dans le royaume de Naples. En effet, poursuit le chercheur, l'écriture démontre que le manuscrit vient de Reggio de Calabre.³³

Il suffit amplement de discuter le point central des argumentations des chercheurs, c'est-à-dire la thèse selon laquelle la traduction grecque des œuvres d'Arnaud aurait été effectuée à l'initiative de l'auteur même pendant la première décennie du XIV^e siècle, sans traiter d'autres arguments, intéressants, mais en dernière analyse secondaires: Arnaud et l'Athos,³⁴ l'existence d'une version grecque d'opuscules à contenu alchimique attribués à Arnaud,³⁵ les traductions latines des

33. J. NADAL I CANELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo in graecum sermonem versi (Petropolitanus graecus 113)* (Corpus philosophorum Medii Aevi. Scripta spiritualia, 2), Barcelona 2002, pp. 14, 15, 16-17, 34-35, 39, 148 n. 11, 363.

34. Les liens d'Arnaud avec les moines de l'Athos sont connus grâce à un seul document conservé dans les Archives de la Couronne d'Aragon et publié par A. RUBIÓ I LLUCH, *Diplomatari de l'Orient Català (1301-1409)*, Barcelona 1947, p. 50 (n° 40). Pendant la période des attaques de la Compagnie catalane à l'Athos et dans la région voisine [à ce propos cf. l'analyse de Paul Lemerle dans: P. LEMERLE, A. GUILLOU, N. SVORONOS, D. PAPACHRYSSANTHOU et S. ĆIRKOVIĆ, *Actes de Lavra*, IV (Archives de l'Athos, 11), Paris 1982, pp. 26-28; v. aussi R.M. DAWKINS, «The Catalan Company in the traditions of Mount Athos», dans: *Homenatge a Rubió i Lluch. Miscellania d'estudis literaris, historics i linguistics*, t. I, Barcelona 1936, pp. 267-270; M. ŽIVOJNOVIĆ, «Žitije arhiepiskopa Danila II kao izvor za ratovana Katalanske Kompanije», dans: *Zbornik Radova Vizantološkog Instituta* 19 (1980), p. 251-273], le monastère de Lavra (très probablement au printemps 1308) envoya deux moines en Occident. Ils rencontrèrent alors (à Avignon?) Arnaud qui connaissait bien Jaume II d'Aragon, suzerain de la Compagnie catalane. Un des deux moines fut envoyé par Arnaud au souverain avec une lettre de recommandation. Le document publié par Rubió i Lluch est la réponse de Jaume II. Voici une analyse de la missive. Il affirme avoir reçu la lettre d'Arnaud, dans laquelle il affirmait qu'il serait agréable à Dieu d'empêcher aux soldats catalans en Roumanie de causer des dommages aux moines de Saint Athanase sur la Sainte Montagne et à leurs propriétés. Jaume II donne au moine lavriote un rescrit, par lequel il commande aux soldats de ne pas causer de dommages ni de vexations au monastère de Lavra, mais au contraire de le protéger. Le document est important parce qu'il montre que Lavra, comme dans d'autres occasions, agit de son initiative, sans interpeler les autres monastères athonites et encore moins le patriarche, et il atteste seulement la rencontre des deux émissaires de Lavra avec Arnaud.

35. Je pense en premier lieu au traité d'origine calabraise, provenant du milieu des traducteurs proches des rois de Naples, connu comme "l'anonyme de Zuretti", et élaboré vers le 1300, dans lequel on retrouve des recettes d'Arnaud de Villeneuve (τοῦ μεγίστου Πενάλδου τῆν Βιτανόβια), cf. A. COLINET, *L'anonyme de Zuretti, ou L'art sacré et divin de la chrysopée par un anonyme* (Les alchimistes grecs, 10), Paris 2000, pp. LXII, 167-170. V. déjà FIACCADORI, *Umanesimo e Grecità d'Occidente*, pp. XLVII, LXXIII, et maintenant S. LUCA, «Note per la storia della cultura greca nella Calabria meridionale», dans:

textes spirituels grecs effectuées à l'époque dans le milieu voisin des Spirituels franciscains (en particulier Angelo Clarenò).³⁶

Dans ce but, un réexamen du manuscrit de S. Pétersbourg contenant les œuvres d'Arnaud apporte des éléments importants.

L'actuel Petropolitanus grec 113³⁷ faisait partie du fonds du chancelier Pierre Séguier (1588-1672), avec le numéro de côte 36 (la reliure en cuir porte les armes de Séguier et le monogramme PSQ), et ensuite, de la bibliothèque du duc de Coislin, avec le n° 379.³⁸ Pendant la Révolution (1791), le manuscrit (avec bien d'autres) fut retiré de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près où il se trouvait, et finalement acheté par l'attaché culturel de l'Embassade Russe à Paris, Piotr P. Dubrovskij,³⁹ dont on conserve encore les notes «Ex Musaeo Petri Dubrovskij» (ff. 1r, 224r). De cette collection, il est parvenu ensuite à la Bibliothèque Impériale et il a été décrit une autre fois (après Montfaucon) dans le catalogue de E. de Muralt (1864).⁴⁰

C'est un manuscrit en parchemin (182 x 130), de 28 cahiers: 1 x 8 (8), 1 x 10 – 1 (17) (manque le f. 9 sans perte de texte), 26 x 8 (225), qui conserve encore en partie la numération primitive en chiffres

Archivio storico per la Calabria e la Lucania 74 (2007, mais 2008), pp. 43-101, particulièrement p. 75-76. Il faut signaler aussi le morceau attribué quelquefois à Arnaud sur l'art chimique (Ἐπιπέδων τελα νόβε βίλα φησὶ περὶ τῆς χυμειτικῆς τέχνης), dont le manuscrit plus ancien est le Paris. BnF gr. 2327, copié par Théodore Pélékanos (a. 1478): v. *Catalogue des manuscrits alchimiques grecs*, V, Bruxelles 1928, pp. 95-96; aussi *PLP* 2725.

36. À ce propos cf. en dernier lieu M. CORTESI, «La ricezione della "Scala" in occidente», dans: S. CHIALÀ et L. CREMASCHI (éd.), *Giovanni Climaco e il Sinai*. Atti del IX Convegno ecumenico internazionale di spiritualità ortodossa - sezione bizantina, Bose, 16-18 settembre 2001, Magnano 2002, pp. 279-300 (bibliographie précédente).

37. En premier lieu E. GRANSTREM, «Katalog grečeskich rukopisej Leningradskich hranilišč», dans: *Vizantiiskij Vremennik* 24 (1964), pp. 176-178 (n° 450); NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 14-20 et plus en bas.

38. B. DE MONTEFAUCON, *Bibliotheca Coisliniana*, Paris 1715, p. 585.

39. Cf. F. MICHEL, «Pierre Dubrovsky et les manuscrits de Saint-Germain des Près à Leningrad», dans: *Revue de l'histoire de l'église en France* 43 (1957), pp. 333-341; sur P. Dubrovskij et son "musée" v. aussi G. LOZINSKIJ, «Le musée slave de Pierre Dubrovskij, un Glozel slavon», dans: *Revue des études slaves* 18 (1938), pp. 214-223; M.P. ALEKSEEV, *Iz istorii russkich rukopisnych sobranij*, dans *Neizdannnye pis'ma inostrannykh pisatelej 18-19 vekov*, Moscou – Leningrad 1960, pp. 36-62; *Katalog pismen i drugich materialov zapadnoevropejskikh utčenych i pisatelej 16-18 vv. iz sobranija P. P. Dubrovskogo*, Leningrad 1963; T.P. VORONOVA, *P. P. Dubrovskij – pervyj chranitel' Depo manuskriptov Publ'chnoj biblioteki*, dans *Archeologičeskij ezhegodnik za 1980 god*, Moscou 1980, pp. 123-130.

40. *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Impériale Publique*, S. Peterburg 1864, pp. 65-66.

romains, en bas, dans le premier folio de chaque cahier. Le codex a été exécuté assez soigneusement par un seul copiste (a), en apparence pendant la deuxième moitié du XIV^e siècle (troisième quart). Mise en page: 22/24 lignes par folio. À la fin de chaque cahier, au centre du folio, en bas, on trouve la réclame avec les mots initiaux du cahier suivant insérés dans un carré.

Le manuscrit contient dans l'ordre:

(ff. 1r-16v) I <*Expositio vitae christianae*>: NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 64-86. L'original catalan et latin de ce texte, écrit par Arnaud après 1305, et très probablement à la fin de l'année 1308 ou dans les mois successifs, est perdu. On conserve seulement une version italienne.⁴¹

(ff. 17r-50r) II <*Epistola ad priorissam de charitate (Regula de charitate)*>: NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 92-144. L'original catalan et la version latine sont perdus, mais on connaît une traduction italienne (partielle) et une en dialecte napolitain (vraisemblablement élaborée dans le milieu de la chancellerie de Robert d'Anjou) de ce texte (postérieur à la fin de l'année 1302).⁴²

(ff. 51r-72r) III *Informatio beguinorum seu lectio Narbonae*, avec le titre Σύνοψις βίου πνευματικοῦ: NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 150-180. L'œuvre, dont on conserve l'original catalan et une traduction italienne, a été écrite après l'été 1305, peut-être pendant l'automne 1309.⁴³

(ff. 72r-81r) IV Sans titre: NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 186-198. L'original catalan du texte est perdu.

41. Version italienne: BATLLORI, «Les versiones italianes medievals», pp. 454-462; R. MANSELLI, «La religiosità d'Arnaldo da Villanova», dans *Bullettino dell'Istituto Storico per il Medioevo e Archivio Muratoriano* 63 (1951), pp. 1-100, particulièrement p. 92-100; cf. F. SANTI, «Gli "scripta spiritualia" di Arnau de Vilanova», dans: *Studi Medievali* s. III, 26 (1985), pp. 977-1014, particulièrement p. 996 (n° 49-50); pour la datation v. NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 61-62.

42. Version italienne: BATLLORI, «Les versiones italianes medievals», pp. 411-427; MANSELLI, «La religiosità d'Arnaldo da Villanova», pp. 60-76; cf. SANTI, «Gli "scripta spiritualia" di Arnau de Vilanova», pp. 995-996, 1003 (n° 44-46, 78).

43. Texte catalan: *Arnau de Vilanova, Obres Catalanes, I. Escrits religiosos*, pp. 141-166; Version italienne: BATLLORI, «Les versiones italianes medievals», pp. 395-462; MANSELLI, «La religiosità d'Arnaldo da Villanova», pp. 77-91; cf. SANTI, «Gli "scripta spiritualia" di Arnau de Vilanova», p. 992 (n° 34-36).

(ff. 81v-113v) V *Dialogus de elementis catholicae fidei, seu Alphabetum catholicorum ad inclitum dominum regem Aragoniae pro filiis erudiendis in elementis catholicae fidei*, avec le titre Διάλογος διδασκαλικὸς ἐπὶ τοῖς στοιχείοις τῆς καθολικῆς πίστεως: NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 204-258. Ce dialogue, dont on connaît l'original latin et une version en castillan, a été composé entre 1295 et 1297.⁴⁴

(ff. 114r-173v) VI *Philosophia catholica et divina tradens artem adnichilandi versutias maximi Antichristi et omnium membrorum ipsius ad sacrum collegium Romanorum*, avec le titre Ἡ φιλοσοφία καθολικὴ καὶ θεῖα, ἣ διδοῦσα τέχνην τοῦ οὐδενῶσαι τὰς πανουργίας τοῦ μεγίστου Ἀντιχρίστου καὶ πάντων τῶν μελῶν αὐτοῦ πρὸς τὴν ἱερὰν ὁμήγηριν τῶν Ῥωμαίων: NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 264-360. Ce texte latin a été écrit pendant la première moitié du mois de mars 1302.⁴⁵

(ff. 174v-185v) VII *Eulogium de notitia verorum et pseudo apostolorum*, avec le titre Ἐδλόγιον περὶ γνωρίσματος ἀληθινῶν καὶ ψευδοπροφητῶν: NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 366-382. Texte latin composé à Gérone (fin 1302-début 1303).⁴⁶

(ff. 186r-223r) VIII *Allocutio super significatione nominis thetragrammaton tam in lingua hebraica quam latina et super declaratione misterii Trinitatis evidentibus rationibus atque signis*, avec le titre Ὁμιλία ἐπὶ τῇ σημασίᾳ τοῦ ὀνόματος τοῦ τετραγραμμάτου, τόσον ἐν τῇ γλώττῃ τῆ ἑβραϊκῇ, ὅσον τῇ λατινικῇ, ἐπὶ τῆς δηλώσει τοῦ μυστηρίου τῆς Τριάδος

44. Texte latin: J. PERARNAU I ESPELT, *Arnaldi de Villanova, Alphabetum catholicum ad inclitum dominum rege Aragonum pro filiis erudiendis in elementis catholicae fidei, Tractatus de prudentia catholicorum scholarium*, Barcelona 2007; NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 205-259; version en castillan: J. PERARNAU I ESPELT, «Dos tratados “espirituales” d'Arnau de Vilanova en traducción castellana medieval», dans: *Anthologica Annua* 22/23 (1975/76), pp. 553-602; cf. SANTI, «Gli “scripta spiritualia” di Arnau de Vilanova», p. 983 (n° 4-6).

45. Texte latin: J. PERARNAU I ESPELT, «L’“Ars catholicae philosophiae” (primera redacció de la Philosophia catholica et divina) d’Arnau de Vilanova», dans: *Arxiu de Textos Catalans Antics* 10 (1991), pp. 7-223; cf. SANTI, «Gli “scripta spiritualia” di Arnau de Vilanova», pp. 985-986 (n° 12-13).

46. Texte latin: J. CARRERAS ARTAU, «La polémica gerundese sobre el Anticristo entre Arnau de Vilanova y los dominicos», dans: *Annales del Instituto de Estudios Gerundenses* 5 (1950), pp. 33-44; cf. SANTI, «Gli “scripta spiritualia” di Arnau de Vilanova», p. 986 (n° 15-16).

σαφέσι λόγοις καὶ σημείοις πρὸς τὸν ἀδελφὸν Πέτρον τοῦ Πουγέτου:
 NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, pp. 388-438.
 Texte en latin, dédié à Pierre Puget o. p., qu'Arnaud a composé
 pendant son séjour au château de Raymond de Meuillon (juillet
 1292).⁴⁷

Dans tout le manuscrit, une main occidentale contemporaine du copiste **a** – la même selon moi qui a écrit les numéros au début des cahiers et que j'indique comme **b** – a écrit dans les marges des mots latins en correspondance avec la traduction en grec, mots qui se trouvaient évidemment dans le latin ou étaient les équivalents des ceux présents dans l'original catalan.⁴⁸ Le même personnage a aussi contrôlé la totalité du manuscrit, en insérant des corrections après avoir gratté des mots ou en ajoutant dans les marges des phrases ou des paroles omises par le copiste. La graphie grecque de **b** trahit son habitude d'écrire en latin et il est possible aussi d'observer bien des incertitudes sur les accents et les esprits, etc.⁴⁹

Dans le manuscrit, on trouve aussi quelques illustrations (f. de garde, ff. 81r, 113v, 174r, 224v-225r) exécutées dans les folios ou parties de ceux-ci laissées en blanc par le copiste parmi deux textes différents. Les illustrations ont une provenance extérieure au monde byzantin. On peut plutôt penser à un milieu aulique occidental. Les dessins sont datables entre la deuxième moitié du XIV^e et, au plus tard, le début du XV^e siècle (v. annexe). Deux de ces illustrations sont accompagnées d'une note tracée par une main grecque (**c**) (ff. 113v, 81r), que l'on retrouve ailleurs dans le manuscrit (au f. 81v en marge de la première ligne de l'œuvre v.: ὑπάρχει οὐχ ἀπλῶς δηλοῦ τὸ εἶναι, ἀλλὰ τὸ πάλαι εἶναι, au f. 216r en bas) et qui semble de la deuxième moitié du XV^e siècle, donc postérieure à l'exécution des dessins. Enfin, une dernière note tracée par une autre main grecque (**d**) du XVI^e siècle figure dans les premiers folios du manuscrit: «Il me

47. Texte latin: J. PERARNAU, *Arnaldi de Villanova, Introductio in librum De semine Scripturarum. Allocutio super significatione nominis Tetragrammaton*, Barcelona 2004; cf. SANTI, «Gli "scripta spiritualia" di Arnau de Vilanova», pp. 982-983 (n° 2-3).

48. Quelques exemples dans NADAL I CAÑELLAS, *Arnaldi de Villanova Tractatus octo*, p. 31.

49. Ici, corrections et intégrations normalement signalées dans l'apparat, mais insuffisamment exploitées (v. p. 30).

semble que cet exégète et didascale était grec et qu'ensuite par grande disgrâce il est devenu latin» (δοκῆμι ὅτι ο εὐξηγιτῆς καὶ διδάσκαλο τούτιδε ἦτον ρομέος καὶ ἡστέρον δι' ἄπασαν θλιψὴν ἐλατίνησεν) (f. 1v).

L'étude du Petrop. gr. 113 permet de voir que le manuscrit a été exécuté pendant la deuxième moitié du XIV^e siècle dans un milieu que nous ne pouvons pas identifier avec l'Italie méridionale et la Calabre. Il a quand même été copié par un grec en Occident, ou dans un milieu occidental. L'organisateur du codex était un occidental qui a contrôlé et corrigé les textes grecs. Il serait tentant de lui attribuer aussi la mauvaise traduction en grec des œuvres catalanes et latines d'Arnaud de Villeneuve.⁵⁰

Le manuscrit contient une petite collection d'ouvrages qui réunit des textes de la période 1292-1309, écrits en latin pour un public cultivé et d'autres en catalan, diffusés aussi dans les versions italiennes destinées aux cercles pieux des béguins. La collection est anépigraphe — pour cette raison les phrases finales du traité sur le *Tetragrammaton* ont conduit un chercheur moderne à attribuer les ouvrages à Raymond de Meullon⁵¹ et d'autres à penser pouvoir dater le manuscrit de l'an 1292.⁵² Or il était anépigraphe dès l'origine, comme nous le savons grâce à la numération primitive des cahiers. En premier lieu l'absence du nom de l'auteur exclut *a priori* la possibilité que le manuscrit ait été la copie de la dédicace d'Arnaud de Villeneuve au patriarche de Constantinople Athanase I^{er}. De plus, la simple comparaison avec le manuscrit de ses œuvres latines donné par Arnaud au pape Clément V, le Vat. lat. 3824,⁵³ nous semble suffisante pour

50. Selon nous le traducteur des œuvres d'Arnaud est sûrement un occidental. Une étude spécifique (que nous ne pouvons naturellement pas conduire ici) sur cette traduction serait nécessaire, aussi bien qu'une mise en valeur des mots latins dans les notes marginales, travail indispensable aussi pour déterminer la langue originale (catalane ou latine) de chaque texte traduit.

51. E. DE MURALT, *Catalogus codicum Bibliothecae imperialis Publicae graecorum*, S. Pétersbourg 1840, coll. 24-25; V. LE CLERC, «Raymond de Meullon, dominicain, évêque de Gap, archevêque d'Embrun», dans: *Histoire littéraire de la France*, t. xx, Paris 1895, pp. 260-266.

52. G. CERETELI - S. SOBOLEWSKI, *Exempla Codicum Graecorum litteris minusculis scriptorum annorumque notis instructorum, Volumem alterum: Codices Petropolitani*, Mosquae 1913, Supplementum, tab. XXXIXa; GRANSTREM, «Katalog».

53. Cf. H. FINK, *Aus den Tagen Bonifaz' VIII.*, Münster 1902, pp. 117-121; J. PERARNAU I ESPELT, «L'«Allocutio christiani» d'Arnau de Vilanova», dans: *Arxiu de Textos Catalanos Antics* 11 (1992), pp. 10-24.

abandonner définitivement cette hypothèse. Il faut souligner un autre élément (qui constitue aussi une preuve supplémentaire pour la datation du manuscrit). L'anépigraphe est caractéristique d'une bonne part des manuscrits des œuvres d'Arnaud et elle est essentiellement due à la sentence (posthume) de condamnation de ses doctrines et ouvrages émise à Tarragone le 9 novembre 1316. Le manuscrit grec est sans le nom de l'auteur pour les mêmes raisons que ceux des ouvrages d'Arnaud dans les langues occidentales. La réalisation de cette traduction témoigne aussi de la vitalité de la postérité spirituelle d'Arnaud après sa condamnation, sur laquelle nous avons des données importantes vers la moitié du XIV^e siècle. Le responsable de cette initiative désirait évidemment poursuivre concrètement les projets envisagés par le maître dans certains de ses ouvrages.

La collection des écrits d'Arnaud en grec, réalisée en Occident (ou dans un milieu occidental) dans la deuxième moitié du XIV^e siècle y reste pendant un siècle environ, mais dès la fin du XV^e et ensuite au XVI^e siècle, se trouve dans un milieu grec et orthodoxe avant de finir dans le fonds Ségulier. Ce parcours nous fait penser à la possibilité que le manuscrit se soit trouvé précédemment dans quelque domaine occidental en Orient (naturellement l'idée de la domination catalane à Athènes et en Grèce est la plus suggestive entre toutes).

Si l'histoire du manuscrit des œuvres en grec d'Arnaud de Ville-neuve est sans aucun doute intéressante, nous devons remarquer que dans ce cas, encore plus que dans les exemples précédents, la circulation et la diffusion de ces textes spirituels occidentaux a été tout à fait limitée, ou pour mieux dire, inexistante.

*

* *

On peut conclure que les traductions des textes spirituels (au sens large du mot) occidentaux en grec pour la période en question (fin du XIII^e-XV^e siècle) sont très rares et que leur influence est minimale, limitée aux milieux particuliers dans lesquels ces versions ont été élaborées. La mystique byzantine de l'époque, dans toutes ses tendances, semble suivre des parcours bien différents et éloignés de ces réalités. En faisant cette constatation, on ne doit pas penser à un développement totalement autarcique de la mystique à Byzance pendant la

période paléologue. On peut trouver des échos des textes occidentaux, ou en tout cas non byzantins, chez des auteurs bien différents: Anselme et Thomas dans la *Vie en Christ* de Nicolas Cabasilas, Augustin dans de nombreux autres ouvrages spirituels.

ANNEXE:
LES ILLUSTRATIONS DU PETROPOLITANUS GRAECUS 113

Andrea BABUIN

Le codex Petropolitanus gr. 113, produit très vraisemblablement dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, a la particularité de conserver une série d'illustrations n'ayant aucun rapport avec les textes d'Arnaud de Villeneuve rassemblés ici. Ces dessins de style gothique, très certainement l'oeuvre d'un artiste occidental, ont été insérés dans les espaces laissés vides dans le manuscrit. Ils représentent des sujets n'ayant apparemment aucun rapport entre eux, un musicien, des soldats, deux lions.

Le folio de garde du codex contient un chevalier avec la lance couchée. Malgré un état de conservation médiocre, ce dessin recèle une série de détails intéressants: le casque du chevalier est du type à bacinnet à visière mobile, la lance est une arme de tournoi ayant, au niveau de la poignée, un disque en métal qui protège la main (rondelle de lance), le bouclier est en réalité une targe avec échancrure pour la lance. Les protections pour le corps de ce chevalier sont constituées par un camail d'anneaux métalliques situés au dessous du casque et une série d'éléments de plate (épaulière, cubitière, canon) pour la protection du bras. Il est difficile d'établir si le tronçon est protégé par une cuirasse de plate ou bien par une brigandine, c'est à dire un blouson recouvert de plaquettes à l'intérieur.

Dans les folios du Petropolitanus gr. 113 on trouve deux autres images traitant d'un sujet militaire, tous deux dans le folio 174r. En haut est représenté un soldat luttant avec un dragon: la bête saisit le poignet gauche du guerrier pendant que ce dernier le frappe à la tête avec un poignard. Bien qu'essentielle, la scène fournit des données intéressantes du point de vue de la science des armes: l'homme porte un bacinnet représenté de façon très détaillée et empoigne un poignard à la forme unique d'un baselard, une arme dont le nom dérive de Bâle (Basel), sa ville d'origine présumée. Les parties de l'armure ne sont pas visibles, toutefois le corset avec une importante rangée de boutons pourrait aussi représenter une brigandine.

La partie inférieure du folio est occupée par deux personnages engagés dans un duel à l'épée. D'un point de vue iconographique la scène est essentielle; l'auteur l'a toutefois enrichie de détails réalistes tels la petite rondache de duel que les deux personnages portent passée au bras et les épées de forme caractéristique au bras droit. Pour finir, remarquons le casque du guerrier de gauche, surmonté par une petite croix, et le couvre-chef de coupe exotique de son adversaire, du genre généralement attribué aux Mongols dans l'art du XIV^e siècle.

Les images prouvant l'usage combiné de l'épée et de la rondache sont assez fréquentes dans l'iconographie médiévale, du moins à partir du XII^e siècle. Le plus ancien manuel d'escrime existant, le manuscrit Royal Armouries MS. I. 33, est entièrement consacré à cette forme particulière de combat.⁵⁴ Cette technique a été employée pendant tout le XIV^e siècle mais les manuels d'escrime du siècle suivant — le premier étant le manuel de Fiore dei Liberi daté de 1409 — n'y font aucune référence ou lui réservent une place très limitée.⁵⁵

Pour ce qui concerne les données permettant de dater cette série d'images, il faut remarquer que le camail du chevalier du folio de garde est un accessoire qui n'est plus utilisé à partir des premières années du XV^e siècle, les targes de combat apparaissent à partir du troisième quart du XIV^e siècle et le bacinet est un modèle de casque utilisé principalement dans la période allant de 1320 à 1420. Quant aux armes offensives, on peut dire que la lance de tournoi avec la rondelle de lance est apparue dans l'iconographie vers la fin du XIV^e siècle, le baselard a connu une grande diffusion surtout en Italie et en Allemagne de 1300 à 1500 et que les épées brandies par les duellistes dans le folio 174r sont semblables aux modèles qui circulaient dans l'Europe occidentale entre 1320 et 1400.⁵⁶

54. Cette œuvre de provenance allemande et datée fin XIII^e – début XIV^e siècle est entièrement illustrée par des scènes de duel dans lequel on voit des épées et des boucliers très semblables à ceux en question: J.L. FORGENG, *The Medieval Art of Swordmanship. A Facsimile & Translation of Europe's Oldest Personal Combat Treatise, Royal Armouries MS. I. 33*, Union City, CA 2003.

55. M. BUBBOLI et L. CESARI, *Fiore dei Liberi. Flos duellatorum. Manuale di arte del combattimento del XV secolo*, Rimini 2002; M. RECTOR, *Hans Talbot. Medieval Combat. A Fifteenth-Century Illustrated Manual of Swordfighting and Close-Quarter Combat*, London 2000.

56. E. OAKESHOTT, *Records of the Medieval Sword*, Woodbridge, Suffolk 1991, pp. 113, 150, 156, 160, 199, 200, 204.

Les éléments analysés jusqu'à présent permettent de proposer pour ces dessins une datation entre la moitié du XIV^e et le premier quart du XV^e siècle au plus tard. Cela signifierait qu'ils ont été ajoutés au codex à une période très proche de celle de la production du texte.

Malgré ses limitations techniques évidentes, l'illustrateur de ces folios fait montre de grandes capacités d'observation et soin du détail: la vielle dont joue le musicien dans le folio 113v est reproduite dans tous ses détails de fabrication, ainsi la veste aux motifs changeants et le couvre-chef (probablement orné d'un bouclier héraldique) du joueur. Particulièrement digne d'attention est également la complexe composition du folio 81r, où un encadrement architectural recherché entoure le personnage dont malheureusement on ne distingue que la partie inférieure du corps. L'arc aigu avec intrados en carène et les détails ornamentaux se conjugent dans cette image selon le goût caractéristique du gothique tardif.

Le Petropolitanus gr. 113 n'est pas le seul codex en langue grecque de cette période à avoir été illustré par des images réalisées par un artiste occidental: il y a aussi le Paris. BnF gr. 135, un manuscrit contenant le livre de Job et copié par Manuel Tzykandylès à Mistra vers 1361/2, qui est décoré par 198 miniatures réalisées par un artiste anonyme qui aurait réinterprété dans le goût gothique les miniatures contenues dans un modèle byzantin.⁵⁷

Du point de vue stylistique, les images des deux manuscrits appartiennent à un climat commun,⁵⁸ où les motifs du goût occidental se mêlent aux modes provenant de l'Asie (le chapeau mongol, le portail avec sa délicate décoration exotique). Tout cela ne prouve pas que le

57. T. VELMANS, «Le Parisinus Graecus 135 et quelques autres peintures de style gothique dans les manuscrits grecs à l'époque des Paléologues», dans: *Cahiers Archéologiques* 17 (1967), pp. 209-235. Une bibliographie mise à jour sur ce manuscrit est présente dans I. SPATHARAKIS, *Corpus of Dated Illuminated Greek Manuscripts to the Year 1453*, t. I, Leiden 1981, n° 264, p. 5. Voir aussi C. F[ÖRSTEL], *The book of Job, with Catenae*, dans: H.C. EVANS (éd.), *Byzantium. Faith and Power (1261-1557)*, The Metropolitan Museum of Art (New York, from March 23 through July 4, 2004), New Haven-London 2004, n° 33, p. 63.

58. Peut-être le même que certains dessins à la plume contenus dans le Lipsiensis gr. 35, que, sur la base des filigranes, on peut dater entre 1354 et 1374. Sur ce manuscrit, voir. C. CUPANE, «Κατέλαβες τὰ ἀμφίβολα τῆς τυφλῆς δαίμονος πρόσωπα. Λόγος παρηγορητικὸς περὶ Δυστυχίας καὶ Εὐτυχίας», dans: N.M. PANAYOTAKIS (éd.), *Origini della letteratura neogreca*. Actes du II^e Congrès international Neogreca Medii Aevi, 2 t., Venezia 1993, t. I, pp. 413-437 et M. POLITI SAKELLARIADI, «Παρατηρήσεις στον "Λόγο παρηγορητικὸν περὶ Δυστυχίας καὶ Εὐτυχίας"», ibidem, t. II, pp. 177-181.

Petropolitanus gr. 113 ait été produit en Grèce, mais seulement qu'il a été illustré à une époque proche de celle du codex de Paris selon le goût largement répandu alors surtout en Italie et en France. Pour l'iconographie, le point de contact le plus intéressant entre ces deux manuscrits est représenté par l'image des deux lions dans les folios 224v-225r du Petropolitanus et la scène très similaire figurant dans le folio 56r du codex parisien.⁵⁹

Il existe entre les deux livres une différence substantielle: les miniatures du codex de Mistra sont évidemment la transposition gothique de modèles d'image byzantines,⁶⁰ alors que les rapports entre les dessins du Petropolitanus gr. 113 et l'art grec sont seulement conjecturaux.

Pour ce qui concerne le chevalier du folio de garde, par exemple, tout parallèle avec des modèles byzantins est impossible: dans l'art paléologue, en fait, on ne trouve pas d'images d'hommes harnachés pour un tournoi. Et pourtant elles doivent avoir existé, étant donné que certains manuscrits du XVI^e et XVII^e siècle du *Πόλεμος τῆς Τρωάδος* — une version grecque réalisée au XIV^e siècle du *Roman de Troie* de Benoît de St. Maure — sont décorés de miniatures représentant des affrontements avec la lance couchée et qui prouveraient l'existence d'un archétype illustré de cette œuvre du XIV^e siècle.⁶¹ Il est également difficile d'établir des comparaisons avec le joueur du folio 113v, les images des musiciens étant très rares dans l'art monumental et dans les manuscrits grecs de cette période.⁶²

La scène du dragon qui saisit le bras du guerrier dans le folio 174r — sans équivalent direct dans la littérature byzantine — pourrait s'inspirer d'un épisode peu connu du cycle de Digénis Akritas: suite à la découverte d'assiettes céramiques avec des scènes de combat entre

59. VELMANS, «Le Parisinus Grecus 135», p. 211, fig. 2.

60. A propos du manuscrit en question cf. le récent article de C. ALCALAY, «Le Parisinus graecus 135: un hommage à Jean Cantacuzène? Étude historique d'un livre de Job du XIV^e siècle», dans: *Byzantion* 78 (2008), pp. 404-483.

61. E.M. JEFFREYS (éd.), *The War of Troy* (Βυζαντινή και Νεοελληνική Βιβλιοθήκη, 7), Athènes 1996, pp. civ-cxii, tav. 2, 4-7. Deux autres images inédites d'affrontement entre chevaliers sont visibles dans un fragment du *Πόλεμος τῆς Τρωάδος* conservé dans le Vat. gr. 2299, f. 50rv (Je remercie le Dr. Ilias Nesseris pour me l'avoir signalé).

62. G. GALAVARIS, «Musical Images in Bizantine Art», dans: B. BORKOPP et T. STEPAN (éds.), *Αιθόσρωτον. Studien zur byzantinischen Kunst und Geschichte. Festschrift für Marcell Restle*, Stuttgart 2000, pp. 79-91.

Digénis et des dragons, nous savons qu'il y a dû sûrement exister des aventures de ce héros très populaire à Byzance et dont il n'y a aucune trace dans la tradition écrite.⁶³

Apparemment il n'y a aucune correspondance pour la scène du combat entre chrétien et infidèle figurant en bas de la page. Le casque surmonté d'une croix ne se retrouve jamais dans l'iconographie byzantine, dans laquelle en général on évite de décorer même les boucliers des saints guerriers avec le symbole de la croix.

Du point de vue de la composition, on peut affirmer que, tout compte fait, le folio 174r, plus que les modèles byzantins, rappelle beaucoup les thèmes iconographiques chers à l'Occident gothique comme celui de la totale opposition sous-entendue par les différentes antithèses homme-bête, chrétien-Antichrist mongol en combat.

Pour ce qui concerne l'équipement, il faut remarquer que les casques et les cuirasses représentés dans le codex de S. Pétersbourg sont d'inspiration purement occidentale et qu'on ne les retrouve presque jamais dans l'art grec. Dans une fresque datable du XIV^e siècle dans l'église de l'Afentikò à Mistra, on peut observer l'image isolée d'un baselard, le poignard empoigné par le soldat du folio 174r.⁶⁴

Avec leur style gothique et leur répertoire expressif plus proches du monde courtois et chevaleresque que du contenu religieux de ce livre, ces dessins semblent provenir d'un milieu occidental. À l'heure actuelle, il n'y a toutefois aucune donnée permettant d'établir avec certitude où ce livre a été produit. Bien que l'appareil d'images semble être de pure inspiration occidentale, cela n'exclut pas la possibilité qu'il ait été illustré en terre grecque. Nous savons par exemple qu'en 1395, le palais de l'archevêque catholique de Patras était décoré de fresques avec des scènes tirées du cycle troyen réalisées très vraisemblablement par des ouvriers non grecs⁶⁵ et on peut supposer que dans

63. A. FRANTZ, «Digenis Akritas: a Byzantine Epic and its Illustrators», dans: *Byzantion* 15 (1941), pp. 87-91. J.A. NOTOPOULOS, «Akritan Iconography on Byzantine Pottery», dans: *Hesperia* 33 (1964), pp. 108-133.

64. Pour une reproduction de cette fresque, voir N. OIKONOMIDÈS (éd.), *Βυζάντιο και Σερβία κατά τον ΙΑ' αιώνα* (Εθνικό Ίδρυμα Ερευνών, Διεθνής Συμπόσια, 3), Athènes 1996, fig. 121.

65. L. LEGRAND, «Relation du pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien», dans: *Revue de l'Orient latin* 3 (1895), pp. 566-669, particulièrement p. 661.

les cours latines de Roumanie étaient produits et circulaient des livres de goût purement occidental.

Le dernier point d'interrogation soulevé par les scènes concerne le motif pour lequel elles ont été réalisées: elles ne semblent avoir aucun rapport avec le livre qui le contient et sont par ailleurs trop peu nombreuses et trop espacées entre elles pour servir de carnet de modèles.

Ces images, qui illustrent des épisodes méconnus et probablement pas liés entre eux, d'un côté sont trop minutieuses pour représenter le simple divertissement d'un dessinateur amateur et de l'autre côté dénotent une réalisation souvent négligente, au point de faire douter qu'elles aient été conçues comme un essai sérieux de décoration du manuscrit.



Fig. I: Petrop. gr. 113, f. 113v.



Fig. II: Petrop. gr. 113, f. 174r.